

De Mandalay à Wigan : la lutte anticoloniale de George Orwell

Farouk Lamine

C'est à peine âgé de 19 ans que le jeune Eric Blair, qui prendra bientôt le nom de plume de George Orwell, choisit de suivre la tradition familiale en rejoignant les forces de l'ordre britannique en Birmanie. Son service militaire durera de 1922 à 1927. De retour en Angleterre, le jeune auteur ressent le besoin d'une expiation pour avoir pris part à un Empire injuste et hideux. Il part à l'aventure pour partager le sort des clochards et des vagabonds dans les rues de Paris et de Londres, loin d'une classe moyenne jugée médiocre et hypocrite, et dont la prospérité dépend d'un Empire britannique en déclin. Une expérience relatée dans son livre *Down and out in Paris and London*, publié en 1930. « Se rouler dans la boue n'est toutefois pas la meilleure façon de se nettoyer » (ma traduction) (Huxley xxix), observe Aldous Huxley. Orwell le comprend assez tôt. Le problème de classe ne peut pas être résolu en se liant d'amitié avec des vagabonds « unfortunately you do not solve the class problem by making friends with tramps. » (WP 143) C'est ce qu'il note dans son livre *The Road to Wigan Pier* (1937), une enquête et une réflexion sur les conditions de la classe ouvrière anglaise dans le nord de l'Angleterre, perçu par lui comme l'équivalent anglais (ou presque) des Birmans.

Mais c'est *Burmese Days* (1934), premier roman de l'auteur, inspiré de son expérience d'ancien fonctionnaire britannique en Birmanie, qui constitue la principale critique de l'impérialisme britannique. C'est l'histoire d'un jeune marchand anglais (Flory) qui supporte mal le racisme de ses compatriotes sans jamais oser le contester ouvertement. Il est toutefois le seul à se lier d'amitié avec un Birman, le docteur Veraswami, un médecin birman fasciné par la civilisation britannique au point d'être convaincu de l'infériorité raciale de son peuple. Le docteur Veraswami désire rejoindre le Club anglais – un bar où les Anglais blancs se réunissent pour boire et discuter – ce qui, pour un Birman, constitue un privilège immense

garantissant sécurité et stabilité. U Po Kyin, magistrat birman corrompu et cruel, désire la même chose. C'est pourquoi il se met en travers du projet du médecin partagé par son ami anglais Flory. Pour cela, U Po Kyin doit – et parvient à – détruire la réputation des deux hommes. Il est intéressant de noter ici que, pour mettre son dessein à exécution, U Po Kyin ne fait que s'appuyer sur un système colonial corrompu dont il est à la fois l'agent et la victime. Pour détruire le docteur Veraswami et l'empêcher de rejoindre le club anglais, U Po Kyin utilise le racisme des Anglais et leur suspicion instinctive à l'égard des Birmans. Pour détruire Flory, il se sert de sa maîtresse birmane – ou plutôt esclave achetée à ses parents « He had bought her from her parents two years ago, for three hundred rupees » (BD 67) – pour mettre en échec sa relation avec une femme anglaise qu'il espérait épouser. La maîtresse birmane apparaît en pleine messe pour provoquer un scandale, un événement dont Flory, après tant d'autres humiliations, ne se remettra pas, tant et si bien qu'il finira par se suicider.

En dépit de ce tableau peu reluisant de l'impérialisme anglais, la critique postcoloniale voit néanmoins en Orwell un auteur qui véhicule un racisme ou une supériorité occidentale à peine dissimulée. Edward Saïd, pionnier des études post-coloniales, critique l'ambivalence de l'auteur de *1984*, semblable, selon lui, à celle de l'écrivain français Albert Camus : « Like Orwell's work and status in England, Camus's plain style and unadorned reporting of social situations conceal rivetingly complex contradictions, contradictions unresolvable by rendering, as critics have done, his feelings of loyalty to French Algeria as a parable of the human condition. This is what his social and literary reputation still depends on. » (Saïd 185) Ensieh Shabanirad et Seyyed Mohammad Marandi, s'appuyant sur Edward Saïd, estiment que le statut de victime-vicieuse de Ma Hla May renforce les stéréotypes sur les femmes orientales : « in *Burmese Days* like other colonial novels, a web of colonial images and cultural stereotypes are attributed to the Burmese women which fix them in their inferior position. Burmese women are reduced to the level of objects and animals. » (Shabanirad & Marandi 26) Selon eux, le roman d'Orwell s'inscrit au fond dans la longue tradition du discours occidental analysé par Edward Saïd, qui, dans sa représentation de l'autre, exerce une domination sur lui : « Orwell as a European writer follows the tradition of portraying Oriental women as mistresses and sexual objects, submissive and voiceless. » (Shabanirad & Marandi 32) Ahmad Ghaforian et Ahmad Gholi soutiennent la même chose. Que ce soit dans son roman *Burmese Days* ou ses essais tels que « Shooting an Elephant » ou « The Lion and Unicorn », l'auteur ferait preuve de duplicité : le colonisateur est critiqué mais le colonisé n'est pas totalement innocent. Dans « Shooting the Elephant », un essai publié en 1936, les

Birmans sont coupables ; c'est eux, « the evil-spirited little beast », qui poussent le policier anglais à tuer l'éléphant : « I was struck between my hatred of the empire I served and my rage against the evil-spirited little beasts who tried to make my job impossible. » (*CEJL* 1 41)

Il nous semble que ces accusations sont infondées et que les passages cités coupent souvent le raisonnement dans son mouvement. Tout d'abord, la description peu séduisante du colonisé est une réalité qu'il convient de ne pas nier. *Burmese Days* montre que l'ordre colonial constitue une déshumanisation à la fois pour le colonisé et le colonisateur. Ma Hla May, du fait de sa condition, espère tirer de l'argent de Flory. Pour cela, elle lui ment et fait semblant d'être amoureuse de lui, tandis qu'elle a un amant birman. Flory, quant à lui, ne s'intéresse à Ma Hla May qu'en tant qu'objet sexuel. Il sait qu'elle a un amant et qu'elle n'est avec lui que pour son propre intérêt. Dans la Birmanie coloniale, un Anglais ne peut pas être autre chose qu'un « sahib », un maître qui tire profit des Birmans tout en prétendant le contraireⁱ. Les hommes et les femmes, de part et d'autre, sont figés dans des rôles préalablement établis par l'ordre colonial. Vouloir s'en affranchir, comme le souhaite secrètement Flory, est une chose impensable. Les rapports de force et le racisme propre à l'impérialisme rendent toute possibilité de vie commune, encore moins la fraternité ou l'amour, chose totalement impossible. Le suicide de Flory symbolise l'impasse du colonialisme occidental qu'Orwell avait saisi dès sa première expérience en Asie.

La critique de l'Empire colonial ne sera pas interrompue par le déchaînement de la barbarie fasciste et nazie en pleine Europe dans les années 1940ⁱⁱ. Bien au contraire, la libération des peuples assujettis est vue par Orwell comme une condition pour l'établissement du socialisme. D'abord, parce qu'en combattant Hitler, l'Occident est aussi en train de combattre les fantômes surgis de son propre passé : « [H]itler si only the ghost of our own past rising against us. He stands for the extension and perpetuation of our own methods, just at the moment when we are beginning to be ashamed of them. » (*CW XII* :133) En effet, les pillages et l'exploitation brutale d'autres peuples durent depuis des siècles. Les théories racistes qui déchirent l'Europe à ce moment de l'histoire, trouvent leurs origines dans les conquêtes coloniales et les idéologies raciales développées par les puissances coloniales pour déshumaniser les peuples conquis afin de mieux les exploiter. C'est là une réflexion qui anticipe en quelque sorte celle développée plus tard par la philosophe Hannah Arendt dans son ouvrage magistral *Les Origines du Totalitarisme* (1951), à savoir que « la haine des Juifs, l'expansion impériale et le racisme, sont les trois principaux éléments prététotalitaires qui se sont cristallisés dans le régime nazi. » (Poizat 237) En outre, les appels pour former un front

démocratique contre la barbarie ne tiennent jamais compte des vastes territoires occupés, et devant lesquels l'Occident et sa propre population blanche ne constituent qu'une infime partie. Dans un article portant le titre provocateur de « Not Counting Niggers » « Sans Compter les Nègres », publié en juillet 1939, c'est-à-dire au début de la guerre, Orwell dévoile le point aveugle et révélateur de l'appel du journaliste Clarence Streit pour former une union de fédération démocratique contre la barbarie fasciste et nazie : l'Inde toute seule compte plus de personnes que tous ces pays démocratiques réunis. Défendre les principes de liberté et d'égalité contre l'idéologie ségrégationniste des Nazis implique de prendre conscience que la quasi-majorité des prolétaires occidentaux ne sont pas Anglais et blancs, mais plutôt Asiatiques et Africains : « What we always forget is that the overwhelming bulk of the British proletariat does not live in Britain, but in Asia and Africa. » (*CEJL* 1 437)

Position sur la colonisation : brève comparaison avec Camus

On ne peut pas dire que c'est là la position d'Albert Camus concernant le colonialisme français, et en particulier concernant ce que les Français avaient baptisé « le problème algérien ». Les nombreuses affinités entre Orwell et Camus ne doivent pas masquer leurs différences fondamentales dans les positions politique et morale des auteurs par rapport au colonialisme. Il est vrai que les deux auteurs ont beaucoup de choses en commun. Philippe Guindon est l'auteur d'un mémoire qui compare l'engagement des deux auteurs restés fidèles, selon lui, aux idéaux de gauche quand bien même il fallait rompre avec ceux-ci dans certains cas : « Ils ont répondu de la même façon, par leurs critiques, aux défis des idéologies, surtout au communisme de type stalinien. » (Guindon 164) De même qu'ils avaient saisi la nécessité d'un « renouvellement du socialisme qui devait passer par la déconstruction du mythe soviétique. » (Guindon 164) Ce sont des auteurs qui « parlaient un langage simple, non élitiste et ils comprenaient la distinction entre patriotisme et nationalisme » car ils se battaient pour un socialisme qui avait « la même exigence d'honnêteté, de liberté et de justice sociale » (Guindon 164) L'étude de Guindon discute la critique de l'impérialisme et du colonialisme chez Camus et Orwell, mais elle se limite au cadre historique des années 1936 à 1952. Pour cela, il précise qu'il doit faire un « choix douloureux quant à la période étudiée, et par le fait même, mettre de côté la question de la guerre d'Algérie et de la réaction d'Albert Camus à celle-ci. » (Guindon 5) Or c'est pendant la crise et face aux défis que l'idéologie apparaît au grand jour. La réaction de Camus face à la question algérienne remet en cause son affinité avec Orwell dont la position anticoloniale était claire et sans la moindre ambiguïté. Albert

Camus aurait dû comprendre que l'indépendance de l'Algérie n'était qu'une question de temps, en particulier après la répression des manifestations de mai 1945 qui a fait des dizaines de milliers de morts ; tout comme Orwell l'avait su en 1942 quand l'Angleterre avait réprimé violemment les manifestations indépendantistes en Inde. John Newsinger souligne que « la révolte de 'Quittez l'Inde', en août 1942, semble avoir été pour Orwell un tournant décisif. » (Newsinger 46) Le parti du Congrès national indien avait fait voter en août une résolution qui exige le départ des Anglais et l'indépendance de l'Inde. Gandhi appela à la désobéissance civile non-violente, un appel auquel les Indiens avaient répondu massivement. La révolte fut réprimée dans le sang, Gandhi et les autres responsables du parti du Congrès furent emprisonnés jusqu'à mai 1944. Les chiffres officiels, fortement sous-estimés selon Newsinger, font état de 1060 personnes tuées par la police et l'armée et près de cent mille arrestations (Newsinger 47).

Orwell est horrifié par la tournure des événements en Inde et par le comportement du gouvernement anglais (Newsinger 47). Dans son journal, en date du 10 août, il déplore l'emprisonnement des chefs du parti du Congrès et les milliers d'arrestations, ce qui a fait éclater des émeutes un peu partout en Inde causant davantage de victimes encore. Le comportement des Britanniques le bouleverse plus qu'une défaite militaire : « quite truly the way the British Government is now behaving in India upsets me more than a military defeat. » (CEJL 3 : 435) Cet événement n'est pas sans conséquence pour le socialisme auquel Orwell aspire. De son point de vue, le projet d'une fédération de républiques socialistes tombe à l'eau au moment où l'Angleterre refuse d'octroyer l'indépendance à l'Inde, c'est ce qu'il écrit en 1948 dans son essai « Towards European Unity », un vision d'une Europe socialiste qui inclut les anciennes colonies d'Afrique et du Moyen-Orient, constituées en républiques indépendantes et égales, afin de mieux résister aux deux puissances émergentes, Les Etats-Unis et l'Union Soviétique : « At one time I believed that it might be possible to form the British Empire into a federation of Socialist republics, but if that chance ever existed, we lost it by failing to liberate India, and by our attitude toward the coloured peoples generally. » (CEJL 4 : 425)

C'est d'ailleurs là une autre idée partagée par Camus. L'auteur de *l'Etranger* est pour l'idée anglaise de « commonwealth », c'est-à-dire l'association d'Etats indépendants réunissant la métropole aux anciennes colonies. La fédération apparaît aux deux auteurs comme la seule solution envisageable pour se soustraire à la fois à la tyrannie capitaliste, fasciste et communiste. Mais ce ne sont pas les mêmes présupposés qui animent nos deux

auteurs. Orwell n'est pas seulement pour l'indépendance des pays en question, il est aussi pour une compensation et une protection de ceux-ci contre d'éventuelles puissances prédatrices, le temps que ces nations se relèvent et puissent choisir librement de s'associer à une Europe socialiste. Ce n'est pas un paternalisme, mais un réalisme. La décolonisation doit être pensée dans le temps. Il est tout à fait naïf de défendre le droit des colonies à l'indépendance sans tenir compte des réalités d'un monde composé de puissances prédatrices. La responsabilité morale exige de les protéger des puissances étrangères jusqu'à ce qu'ils puissent se relever de la destruction profonde subie par leurs organisations sociales—les guerres ethniques qui ravagent de nos jours la Birmanie sont en partie liées à la politique impérialiste de la Grande-Bretagne. Elle exige aussi une redéfinition du socialisme anglais dans l'imaginaire ouvrier. La classe ouvrière anglaise a appris à n'être considérée que comme exploitée et jamais comme expropriatrice – indirecte – des peuples lointains : « Quite largely, indeed, the workers were won over to Socialism by being told that they were exploited, whereas the brute truth was that, in world terms, they were exploiters. » (*CEJL* 4 : 439) Car si le socialisme signifie la levée de toute forme d'exploitation et l'établissement de l'égalité et de la fraternité entre les peuples, alors il est fort possible que le démantèlement de l'Empire entraîne une baisse dans le niveau de vie des Anglais. Or la gauche socialiste, tout en condamnant l'impérialisme, promet, pour être élue, une amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière : « they [socialists] were ready to admit that the British workers had benefited, to some extent, by the looting of Asia and Africa, but they always allowed it to appear that we could give up our loot and yet in some way contrive to remain prosperous. » (*CEJL* 4 : 439) C'est une conduite politique qui, selon lui, aura tôt ou tard des conséquences sur l'Angleterre. Éviter la vérité pourrait coûter cher sur le long terme. Dans un article publié en 1946 avec pour titre « Do Our Colonies Pay ? », « Nos colonies nous rapportent-elles quelque chose ? », Orwell estime que la propagande socialiste aurait dû dire, pendant les deux dernières décennies, qu'il est du devoir des socialistes de libérer les peuples assujettis et que cela sera, sur le long terme, bénéfique aux Anglais, mais seulement sur le long terme. Car, à court terme, il va falloir tenir compte de l'hostilité de ces peuples, et du chaos et de la pauvreté dans laquelle ils risqueraient de sombrer, ce qui exige des socialistes anglais de les soutenir matériellement pour les remettre en selle, sachant que cette libération implique fort probablement une baisse dans le niveau de vie anglais pendant un certain temps. La question est sans doute complexe, mais elle doit être posée en des termes simples et honnêtes pour les gens ordinaires : il faut choisir entre la libération de l'Inde et un peu de sucre supplémentaire

« You have got to choose between liberating India and having extra sugar. Which do you prefer ? » (CW XV : 144) Quelle sera la réponse de la femme ordinaire qui fait la queue chez le poissonnier si la question lui avait été posée de la sorte ? Difficile de la savoir estime Orwell. Une chose est sûre, les choses n'ont pas été présentées de cette manière : « What would the average woman in the fish queue say if it were put to her like that ? I am not certain. But the point is that it never has been put to her like that, and if she plumps for the extra sugar—as she may—when the moment of crisis comes, it will be because the issues have not been fully discussed beforehand. » (CW XV : 144)

Ce n'est assurément pas là la position de Camus, souvent comparé à Orwell en France, qui répond avec dédain aux revendications des indépendantistes des Algériens en soutenant qu'une nation algérienne n'a jamais existé, et que c'est pour lui une « nation virtuelle ». La répression des manifestations de mai 1945 a été pourtant plus atroce que la répression en Inde. Les forces de l'ordre françaises se livreront « à des actions de représailles dont la férocité, pour ne pas dire la sauvagerie, dépasseront l'imagination. Viols, exécutions sommaires, punitions collectives, tortures, pillages seront monnaie courante, comme des témoignages innombrables et la découverte d'un grand nombre de charniers pleins à ras bord le prouveront par la suite. » (Stora 79) Le nombre de victime est inconnu jusqu'à aujourd'hui, les estimations font état d'un chiffre qui va de 15 000 à 35 000 morts ⁱⁱⁱ (Stora 82) En dépit de tout cela, Camus refuse l'idée d'une Algérie indépendante et choisit de se dérober derrière l'argument classique du colonialisme, à savoir que le peuple algérien n'a pas une seule origine et ne peut donc se constituer en une seule nation, oubliant par-là que les Français, à son image (Camus est d'origine espagnole), n'ont pas et ne peuvent pas avoir une seule origine^{iv}.

L'œuvre littéraire des deux auteurs trahit les positions respectives par rapport à cette question. L'Arabe n'a ni nom ni histoire dans les romans de Camus comme l'observe Edward Saïd : « True, Meursault kills an Arab, but this Arab is not named and seems to be without a history, let alone a mother and father ; true also, Arabs die of plague in Oran, but they are not named either » (Saïd *Culture* 175-76). Ce n'est pas le cas dans l'œuvre d'Orwell. Les Birmans, dans le premier roman d'Orwell, ne sont pas des personnages secondaires. Bien au contraire, Versvami et U Po Kyin sont au cœur de l'histoire. La culture birmane est également présente dans le texte, par exemple grâce à des mots birmans (longyi, maidan, mahseer, bo-kadaw etc.). Flory, le protagoniste du roman, est fasciné par la culture birmane, au point de vouloir la partager avec Elizabeth qu'il espère épouser. Mais celle-ci, raciste à l'image des

autres colons anglais, est horrifié par le carnaval où Flory l'avait emmené. Elle ne fait aucun effort pour apprécier une culture locale, vieille de plusieurs siècles^v. Par ailleurs, la même critique adressée par Edward Saïd à Albert Camus est adressée par Orwell à l'auteur anglais Graham Greene dans une recension de son roman *The Heart of the Matter* (1948). Le lieu où se déroule l'histoire est l'Afrique – il s'agit des colonies britanniques de l'Afrique de l'Ouest « West African British colony », sans aucune autre précision – mais les Africains restent pratiquement absent du récit déplore Orwell : « The Africans exist only as an occasionally mentioned background, and the thing that would actually be in Scobie's mind the whole time - the hostility between black and white, and the struggle against the local nationalist movement - is not mentioned at all. » (*CEJL* 4 : 439)

Le prolétaire dans l'imaginaire orwellien

Le socialisme orwellien est aussi un anticolonialisme, les deux combats sont inséparables pour lui. Olivier Esteves fait une remarque pertinente quand il relève que les idéologies impérialistes « sont liées aux relations de classe dans la métropole » (Esteves 8). Il cite l'historien David Cannadine qui souligne dans son livre *Ornamentalism : How the British Saw their Empire* qu'« à la fin du XIX^e la lie de la société où les 'classes dangereuses' étaient apparentées, dans leur caractère et leur comportement, aux 'nègres' de l'Empire ». (Cannadine 6) Les analogies entre classe ouvrière et peuples colonisés sont nombreuses aux yeux des classes dirigeantes : maîtrise imparfaite de l'anglais, la non-christianisation, et surtout la noirceur de la peau, due au charbon dans le cas de la classe ouvrière. Ce sont ces analogies, fréquentes à l'époque, qui motivent Orwell à se tourner vers ce qu'il perçoit comme l'équivalent des Birmans en Angleterre : « I now realized that there was no need to go as far as Burma to find tyranny and exploitation » (*WP* 112). On retrouve d'ailleurs ce parallèle dès *Burmese Days* exprimée à travers Mrs Lackersteen, une bourgeoise raciste et autoritaire : « We seem to have no authority over the natives nowadays, with all these dreadful Reforms, and the insolence they learn from the newspapers. In some ways they are getting almost as bad as the lower classes at home. » (*BD* 123)

Ce trait propre au socialisme orwellien est fondamental, il est au cœur de ces deux dernières œuvres, *Animal Farm* et *1984*. Les luttes ouvrières et les luttes des peuples colonisés s'allient dans un seul mouvement pour l'émancipation d'une humanité qui partage le même sort. Il y a comme un fil ininterrompu qui relie *Burmese Days* à *1984* en traversant *Animal Farm*. Pour le percevoir, il faudra commencer par examiner l'intérêt porté par l'auteur

aux corps des Orientaux et des peuples colonisés en général. Dès les premières pages de *Burmese Days*, le personnage U Po Kyin est décrit de la manière suivante :

He was a man of fifty, so fat that for years he had not risen from his chair without help, and yet shapely and even beautiful in his grossness; for the Burmese do not sag and bulge like white men, but grow fat symmetrically, like fruits swelling. His face was vast, yellow and quite unwrinkled, and his eyes were tawny. His feet — squat, high-arched feet with the toes all the same length — were bare, and so was his cropped head, and he wore one of those vivid Arakanese longyi with green and magenta checks which the Burmese wear on informal occasions. He was chewing betel from a lacquered box on the table, and thinking about his past life. (BD 79)

Le même registre est adopté pour décrire le corps de Ma Hla May, la maîtresse de Flory :

Ma Hla May was a woman of twenty-two or -three, and perhaps five feet tall. She was dressed in a longyi of pale blue embroidered Chinese satin, and a starched white muslin ingyì on which several gold locketts hung. Her hair was coiled in a tight black cylinder like ebony, and decorated with jasmine flowers. Her tiny, straight, slender body was as contourless as a bas-relief carved upon a tree. She was like a doll, with her oval, still face the colour of new copper, and her narrow eyes; an outlandish doll and yet a grotesquely beautiful one. A scent of sandalwood and coconut oil came into the room with her. (BD 140)

Dans les deux passages, un lien étroit est tissé entre paysage et corps, c'est comme si les personnages faisaient partie du décor. Le paysage occupe en effet une place prépondérante dans le roman. On pourrait dire que la mort du protagoniste (Flory) est inscrite dès le début du roman dans le paysage birman : « Up in the zenith, so high that it dazzled one to look at them, a few vultures circled without the quiver of a wing. » (BD 79) Les vautours évoquent la mort de Flory, et c'est U Po Kyin qui observe ce paysage depuis sa véranda qui en sera l'instigateur. La nature est à la fois la métaphore de la beauté et de la cruauté, elle expulse tout ce qui ne fait pas partie d'elle, en l'occurrence tout ce qui est anglais. Les fleurs anglaises disposées autour du Club anglais sont dans un lieu hostile : « In the borders beside the path swaths of English flowers — phlox and larkspur, hollyhock and petunia — not yet slain by the sun, rioted in vast size and richness » (BD 96) Les plantes anglaises rivalisent avec les plantes et les arbres indigènes flamboyantes et aux couleurs éblouissantes : « The clash of colours hurt one's eyes in the glare ». Le paysage témoigne d'une hostilité. Les feuilles rouges du flamboyant « gold mohur » sont comparées à des ombrelles rouge sang : « gold mohur

trees like vast umbrellas of blood-red bloom » tandis que l'homme natif qui les arrose fait partie du décor : « A nearly naked *mali*, watering-can in hand, was moving in the jungle of flowers like some large nectar-sucking bird. » (BD 97) Même les animaux semblent faire partie d'un décor hostile aux Européens. Les chiens qui aboient la nuit devant la maison de Flory : « One dog had taken a dislike to Flory's house, and had settled down to bay at it systematically », les oiseaux font entendre un écho de rire « in the distance some other bird uttered a cry of "AH ha ha! AH ha ha!" — a lonely, hollow sound like the echo of a laugh. » (BD 112) Elizabeth est rencontrée pour la première fois alors qu'elle est coincée dans un buisson face à des bisons menaçants. Les Birmans semblent, en revanche, faire partie de ce paysage, leur corps se détachent à peine de la terre, l'expression « earth-coloured » « teint terreux » revient plus d'une fois pour les décrire. Le corps oriental évoque un état de symbiose avec la nature. C'est un fruit « fruits swelling », c'est l'arbre « tree » tel que le santale « sandalwood », un « bas-relief » qui ne se détache que faiblement du fond d'un tronc.

C'est plus ou moins le même lexique qui revient pour décrire les Nord-Africains dans « Marrakech », un essai rédigé en 1939 dans la ville marocaine. Là aussi, les hommes et les femmes font partie du paysage, au point où l'auteur se dit frappé par leur invisibilité. C'est pour cette raison que le tourisme fleurit dans ses contrées lointaines : « because of this that the starved countries of Asia and Africa are accepted as tourist resorts. » (CEJL 1 : 430) Dans un paysage au climat ardent, l'œil aperçoit presque tout, sauf la silhouette des paysans à la peau brune qui se détache à peine de la terre cultivée par eux :

All people who work with their hands are partly invisible, and the more important the work they do, the less visible they are. Still, a white skin is always fairly conspicuous. In northern Europe, when you see a labourer ploughing a field, you probably give him a second glance. In a hot country, anywhere south of Gibraltar or east of Suez, the chances are that you don't even see him. I have noticed this again and again. In a tropical landscape one's eye takes in everything except the human-beings. It takes in the dried-up soil, the prickly pear, the palm-tree and the distant mountain, but it always misses the peasant hoeing at his patch. He is the same colour as the earth, and a great deal less interesting to look at. (CEJL 1 : 431)

Cela vaut aussi pour les femmes nord-africaines dont le corps disparaît sous la masse de bois accrochée au dos : « Firewood was passing – that was how I saw it. » (CEJL 1 : 429) Ce n'est que par hasard, lorsqu'il marchait derrière elles, qu'il a pu apercevoir l'humain sous le poids écrasant de la vie : « Then for the first time I noticed the poor old earth-coloured bodies,

bodies reduced to bones and leathery skin, bent double under the crushing weight » (*CEJL* 1 : 431). L'auteur d'*Animal Farm* constate que, pour une personne occidentale comme lui, il est en fait plus facile de remarquer la souffrance des animaux que celle des humains dont le corps se détache à peine de la terre labourée ou du bois accroché au dos. Dès qu'il met les pieds sur le sol nord-africain, il remarque la cruauté envers les animaux ; en l'occurrence l'âne à qui on fait porter des poids démesurés : « I suppose I had not been five minutes on Moroccan soil before I noticed the overloading of the donkeys and was infuriated by it » (*CEJL* 1 : 429). En revanche, ce n'est que par le fruit du hasard que le voyageur occidental aperçoit les femmes, au corps chétif et au teint terreux « earth-coloured » : « Anyone can be sorry for the donkey with its galled back, but it is generally owing to some kind of accident if one even notices the old woman under her load of sticks. » (*CEJL* 1 : 431)

Le corps du sujet colonial n'est toutefois pas que soumission et violence, il est aussi courage et résistance : « [T]hey rise out of the earth, they sweat and starve for a few years, and then they sink back into the nameless mounds of the graveyard and nobody notices that they are gone » (*CEJL* 1 : 428) Les hommes et les femmes font partie d'un cycle interminable, ils appartiennent à la terre tout comme elle leur appartient. Ce corps est aussi le lieu d'une force physique vue comme source de vitalité. Dans une lettre adressée à Humphry House qui date du 11 avril 1940, il estime que les Berbères dans les montagnes de l'Atlas sont peut-être arriérés, mais seulement techniquement. Car, physiquement, ils sont bien supérieurs aux Occidentaux et peut être même, tout compte fait, plus heureux : « A year ago I was in the Atlas mountains, and looking at the Berber villages there, it struck me that we were, perhaps, 1,000 years ahead of these people, but no *better* than they, perhaps on balance rather worse. We are physically inferior to them, for instance, and manifestly less happy. » (*CEJL* 1 : 583)

C'est d'ailleurs là qu'Orwell trouve l'inspiration pour rédiger *Animal Farm*. Cette œuvre magistrale est rarement, pour ne pas dire jamais, abordée dans son lien avec la souffrance du sujet colonial. En écrivant sa fable, Orwell devait avoir en tête les scènes mémorables vécues à Marrakech, en particulier cette scène où il tendit un bout de pain à une gazelle pour être surpris par un ouvrier marocain qui, ayant aperçu la scène de loin, déposa sa houe et s'approcha pour lui demander s'il pouvait en avoir un peu lui aussi. Certes, *Animal Farm* parle des révolutions trahies, la révolution bolchévique en premier. Mais le commentaire de l'œuvre adressé au lectorat ukrainien précise bien que l'intention était d'analyser la théorie de Marx du point de vu des animaux : « I proceeded to analyse Marx's theory from the animals' point of view. To them it was clear that the concept of a class

struggle between humans was pure illusion, since whenever it was necessary to exploit animals, all humans united against them: the true struggle is between animals and humans. » (CEJL 3 : 405) Le combat ici n'est pas un combat de genre animaux/humains, mais de conditions, c'est-à-dire exploités/exploiteurs. Le fait que les cochons aient été eux aussi exploités ne les a pas empêchés, une fois au pouvoir, d'adopter les manières des humains et devenir à leur tour des exploités. Le titre indique qu'il s'agit là d'un ordre à renverser : c'est la ferme des animaux et non pas, comme dans l'usage ordinaire, les animaux de la ferme. C'est la ferme qui appartient aux animaux et non pas l'inverse. Le choix des animaux est aussi une manière de dire que la révolution ne peut être menée uniquement par une seule classe – la classe ouvrière en l'occurrence comme dans la théorie marxienne – mais par tous ceux qui souffrent de l'exploitation. Le passage dans *Wigan Pier* « the interests of all exploited people are the same » (WP 278) vise à concilier classes moyennes et classe ouvrière anglaises en vue de former un seul front contre le capitalisme et le fascisme. Mais les peuples colonisés ne sont jamais loin, c'est pour l'auteur une condition nécessaire pour l'émancipation de tous, c'est peut-être pour cette raison que le deuxième chapitre de *Wigan Pier* commence par une phrase presque énigmatique « [T]he road from Mandalay to Wigan is a long one and the reasons for taking it are not immediately clear. » (WP 121)

La métaphore de l'animalité sert à la fois pour rendre compte de la souffrance invisible du sujet colonial lointain exploité sur sa propre terre et de la souffrance de l'ouvrier au visage noirci par le charbon et « invisible » (WP 56) au fond de la mine^{vi}. Dans *Wigan Pier*, la classe ouvrière est associée à l'animalité en raison de sa condition. Orwell aperçoit, par la fenêtre d'un train, une jeune femme sur le sol gelé des taudis, essayant de déboucher un tuyau de vidange au moyen d'un bâton. Il est frappé par l'expression triste sur son visage et s'indigne par l'idée répandue qui veut que ces gens soient habitués à la vie dans les taudis : « For what I saw in her face was not the ignorant suffering of an animal. » (WP 20) La métaphore de l'animalité revient aussi pour parler des vagabonds qu'il a pu côtoyer et dont une bonne partie, à l'image d'un animal pris au piège, ne comprenait pas ce qui lui arrivait : « these beings whom I had been taught to regard as cynical parasites, were decent young miners and cotton-workers gazing at their destiny with the same sort of dumb amazement as an animal in a trap. » (WP 89) C'est presque la même déshumanisation qui est à l'œuvre dans l'Empire britannique. Dès qu'il met les pieds en Inde, Orwell assiste à une scène terrible : des Indiens humiliés, recevant des coups de pieds au derrière, pour mieux porter les bagages des blancs – chose qui ne pouvait pas arriver à un ouvrier anglais précise-t-il – tandis que des gens

ordinaires observaient la scène avec assentiment. Là aussi, le sujet colonial est perçu comme une autre espèce d'animal : « they were white and the coolie was black. In other words, he was sub-human, a different kind of animal. » (CW 12 : 121)

Si *Animal Farm* s'achève par une alliance entre ennemis – les cochons avides de pouvoirs s'allient avec leurs ennemis humains pour conserver le pouvoir – *1984* explore les conséquences ultimes d'une telle perspective. Les deux œuvres se complètent ; *1984* est la suite d'*Animal Farm*. Il n'est pas étonnant que les prolétaires soient associés aux animaux dans *1984* « Poles and animals are free » (1984 108) Ce n'est toutefois pas l'auteur qui enferme les prolétaires dans l'altérité et dans l'animalité comme l'affirme John Crowley et S. Romi Mukherjee (Crowley & Mukherjee 66), c'est plutôt le pouvoir totalitaire, la somme de plusieurs idéologies qui réduisent et apprennent à réduire une partie de la population à des non-personnes « unperson » (1984 143). Du point de vu d'Orwell, ce n'est pas tant une animalité qu'une vitalité. La force physique, la vitalité, la vigueur sont vues comme des vertus vouées à se transformer en une conscience politique pour renverser la tyrannie.

1984 est une œuvre souvent étiquetée comme pessimiste, écrite par un auteur qui aurait perdu la foi en l'homme. Il y a pourtant un moment d'espoir dans l'œuvre, presque une révélation qui précède le moment fatidique de l'arrestation. De sa fenêtre, Winston éprouve un sentiment « mystique » devant la silhouette d'une femme prolétaire qui étend son linge interminable tout en chantant. Elle est pour lui le symbole d'une majorité prolétaire que le pouvoir politique n'arrive pas à dompter, mais seulement à occuper et à distraire. Winston est convaincu que viendra le temps où la force physique et vitale des prolétaires deviendra une conscience qui libérera le monde de la tyrannie. Chose digne de remarque, le corps de cette femme prolétaire « épanoui en des dimensions monstrueuses » « blown up to monstrous dimensions » (1984 220) par le travail évoque implicitement le corps des peuples colonisés. C'est pratiquement le même lexique qui revient : « contourless », « fruit », « swollen like a fertilized fruit and grown hard and red and coarse » etc. C'est un corps endurci par le labeur, travaillé de l'extérieur comme de l'intérieur « her life had been laundering, scrubbing, darning, cooking, sweeping, polishing, mending, scrubbing, laundering, first for children, then for grandchildren, over thirty unbroken years. At the end of it she was still singing. » (1984 220) L'accumulation de verbes au gérondif, comme le note Frédéric Regard, « souligne la gestuelle d'un corps travaillé par la matérialité » (Regard 1994 72). C'est aux couches laborieuses de tous les pays qu'Orwell rend hommage ici. On comprend mieux pourquoi ce

corps ouvre une perspective internationaliste. On peut presque percevoir dans ce passage la voix d'Orwell venir se superposer à celle de son personnage :

Sooner or later it would happen, strength would change into consciousness. The proles were immortal, you could not doubt it when you looked at that valiant figure in the yard. In the end their awakening would come. And until that happened, though it might be a thousand years, they would stay alive against all the odds, like birds, passing on from body to body the vitality which the Party did not share and could not kill. All round the world, in London and New York, in Africa and Brazil, and in the mysterious, forbidden lands beyond the frontiers, in the streets of Paris and Berlin, in the villages of the endless Russian plain, in the bazaars of China and Japan—everywhere stood the same solid unconquerable figure, made monstrous by work and childbearing, toiling from birth to death and still singing. Out of those mighty loins a race of conscious beings must one day come. (1984 221)

La figure de la femme prolétaire –prolétaire ici au sens strict, c'est-à-dire celui ou celle qui ne possède que ses propres enfants – ouvre pour l'auteur une distance interminable « interminable distance » (1984 221), celle d'une majorité qui partage les mêmes conditions. Le prolétaire ici n'est pas seulement l'ouvrier dans les pays industrialisés, c'est aussi la majorité des hommes et des femmes qui partagent le même ciel et qui sont pourtant séparés par des murs de haine « It was curious to think that the sky was the same for everybody [...] people ignorant of one another's existence, held apart by walls of hatred and lies » (1984 221). Grâce au progrès technique, le pouvoir totalitaire devient plus fort dans *1984*, presque omniscient. Et comme dans *Animal Farm*, la révolution n'aboutit pas. Bien au contraire elle est le moyen de consolider la dictature. Mais le corps exploité est un réservoir de vitalité, d'amour et de courage transmis de génération en génération, des vertus capables de surgir à n'importe quel moment et à n'importe quel endroit pour mettre fin à la tyrannie. La conscience révolutionnaire implique ici une fraternité entre peuples. Si, grâce à l'essor de la technique, la tyrannie devient mondialisée et efficace, alors l'émancipation réelle ne pourra se réaliser sans fraternité et solidarité effectives entre peuples.

L'association de la vertu à la force vivifiante et à la vitalité est un trait puritain que le sociologue américain Christopher Lasch relève chez des auteurs tels que John Milton, Thomas Carlyle ou R.W Emerson. C'est là une conception de la nature humaine proche des conceptions stoïques de la vertu. Le travail dur et l'abnégation aident à concilier avec les déceptions quotidiennes, la souffrance de l'existence et la terreur métaphysique. Et c'est bien la terreur métaphysique qui est le présupposée du pouvoir totalitaire dans *1984*^{vii}. Tenir et

résister face à l'adversité et la souffrance de la vie tout en continuant à chanter (à l'image de la femme prolétaire dans *1984*), est une sagesse héroïque propre aux couches laborieuses. La conception orwellienne de l'héroïsme est à l'opposé de la conception de Carlyle. Carlyle avait une admiration pour les grands hommes – Cromwell, Frédéric le Grand etc. Ce sont les grands hommes qui font l'histoire. Pour Orwell, l'héroïsme se conjugue au pluriel, il est socialiste, il s'incarne dans les couches laborieuses. Un slogan révolutionnaire qui ornait les rues d'Alger pendant la guerre d'indépendance disait « un seul héros, le peuple ». Voilà une phrase qui aurait fort probablement plu à Orwell.

ⁱ Flory parle de mensonge corrompateur, celui de prétendre civiliser les peuples colonisés : « the lie that we're here to uplift our poor black brothers instead of to rob them. I suppose it's a natural enough lie. But it corrupts us, it corrupts us in ways you can't imagine. There's an everlasting sense of being a sneak and a liar that torments us and drives us to justify ourselves night and day. It's at the bottom of half our beastliness to the natives. We Anglo-Indians could be almost bearable if we'd only admit that we're thieves and go on thieving without any humbug.» (*BD* 87)

ⁱⁱ C'est le philosophe Jean-Claude Michéa qui estime qu'en soutenant les démocraties occidentales contre les totalitarismes fasciste, nazi et mêmes soviétique, « Orwell se garde bien d'omettre le problème colonial. » (Michéa 26)

ⁱⁱⁱ Les massacres des français en Algérie sont innombrables, ils ont commencé dès 1830. Mais ils se sont également produits en France comme le massacre du 17 Octobre 1961 en plein Paris où les forces de l'ordre français jetèrent des centaines d'Algériens menottés dans la seine pour avoir manifesté pacifiquement dans la capitale française.

^{iv} Camus estime que « En ce qui concerne l'Algérie, l'indépendance nationale est une formule purement passionnelle. Il n'y a jamais eu encore de nation algérienne. Les juifs, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Berbères auraient autant de droit à réclamer la direction de cette nation virtuelle. Actuellement, les Arabes ne forment pas à eux seuls toute l'Algérie. L'importance et l'ancienneté du peuplement français en particulier suffisent à créer un problème qui ne peut se comparer à rien dans l'histoire. Les Français d'Algérie sont eux aussi et au sens fort du terme des indigènes. Il faut ajouter qu'une Algérie purement arabe ne pourrait accéder à l'indépendance économique sans laquelle l'indépendance politique n'est qu'un leurre. (Saïd *Albert Camus*) Pourtant, « en dépit des variations locales », l'Algérie, selon le sociologue français Pierre Bourdieu, « forme une véritable unité de civilisation » (Bourdieu). Bourdieu explique que la distinction entre les Arabes et les Berbères « a pu servir de base à une action dont l'intention était de diviser pour régner, et à longtems constitué l'argument favori de ceux qui, niant l'unité culturelle de l'Algérie, lui déniaient de ce fait toute vocation à l'unité nationale. »^{iv} La position de Camus ne peut s'expliquer que par son incapacité à réconcilier son algérianité avec sa francité. Comme la majorité des colons français, il ne pouvait vivre dans un pays où la culture dominante serait celle de la majorité arabo-berbère. Il ne pouvait donc s'engager pour la cause algérienne à l'image des Algériens et des Algériennes d'origine française tels que Maurice Audin, Anna Gréki ou Jean Sénac que Camus traite de « petit égorgé »^{iv}. Orwell, pour sa part, ne pouvait tout simplement pas nier une chose qu'il réclamait pour son propre peuple : une dignité et une identité(s). Il était conscient que le nationalisme allait tôt ou tard gagner les peuples colonisés, tout comme il avait gagné des pays fraîchement indépendants comme la Pologne ou l'Irlande.

^v « "I knew this would interest you; that's why I brought you here. You've read books and been in civilized places, you're not like the rest of us miserable savages here. Don't you think this is worth watching, in its queer way? Just look at that girl's movements — look at that strange, bentforward pose like a marionette, and the way her arms twist from the elbow like a cobra rising to strike. It's grotesque, it's even ugly, with a sort of wilful ugliness. And there's something sinister in it too. There's a touch of the diabolical in all Mongols. And yet when you look closely, what art, what centuries of culture you can see behind it! Every movement that girl makes has been studied and handed down through innumerable generations. Whenever you look closely at the art of these

Eastern peoples you can see that — a civilization stretching back and back, practically the same, into times when we were dressed in woad. In some way that I can't define to you, the whole life and spirit of Burma is summed up in the way that girl twists her arms. When you see her you can see the rice fields, the villages under the teak trees, the pagodas, the priests in their yellow robes, the buffaloes swimming the rivers in the early morning, Thibaw's palace —” (BD 154)

^{vi} « More than anyone else, perhaps, the miner can stand as the type of the manual worker, not only because his work is so exaggeratedly awful, but also because it is so vitally necessary and yet so remote from our experience, so invisible, as it were, that we are capable of forgetting it as we forget the blood in our veins. » (WP 56)

^{vii} C'est ce que O'Brien, représentant du Parti, affirme pendant les séances de tortures : « Alone—free—the human being is always defeated. It must be so, because every human being is doomed to die, which is the greatest of all failures. But if he can make complete, utter submission, if he can escape from his identity, if he can merge himself in the Party so that he IS the Party, then he is all-powerful and immortal. » (1984 1135)

Ouvrages Cités

Bourdieu, Pierre. « L'unité de l'Algérie ». *Le Monde Diplomatique* (juillet 1961) : 6.

Crowley John et Romi Mukherjee. « Le Peuple d'Orwell ». *Agone* 45 (2011).

Esteves, Olivier. « George Orwell, l'Empire et l'opinion publique britannique ». *Histoire@Politique* 11, 2 (2010) : 5.

Ghaforian Ahmad & Gholi Ahmad. « A Postcolonial Reading of George Orwell's Shooting an Elephant With Special Reference to Edward Said's Orientalism and Binary of the Self and the Other ». *Theory and Practice in Language Studies* 5, 7 (Juillet 2015) : 1361-1367.

Guindon, Philippe. *La Conscience de l'action : l'engagement d'Albert Camus et de George Orwell*. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2007.

Michéa, Jean-Claude. *Orwell Anarchiste-Tory*. Paris: Climats, 2008.

Orwell, George. *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*. Vols 1, 2, 3, 4. [CEJL]. Eds. Ian Angus and Sonia Orwell. London: Penguin Books. 1968.

- . *The Road to Wigan Pier*. 1937. London: Penguin Classics. 2001.
- . *A Patriot after all: 1940-1941*. Ed. Peter Davidson. London: Secker and Warburg. 2001.
- . *Burmese Days*. London: Penguin Books. 1989.
- . *Animal Farm*. London: Penguin Books. 1989.
- . *1984*. London: Penguin Books. 1989.
- . *A Patriot After all: 1940-1941*. Ed. Peter Davidson. London: Secker and Warburg. 2001.
- Newsinger, John. *La Politique selon Orwell*. Marseille : Agone. 2006.
- Poizat, Jean-Claude. *Hannah Arendt, une introduction*. Paris : Agora éditions. 2013.
- Regard, Frédéric. *1984 de George Orwell*. Paris : Gallimard, 1994.
- Saïd Edward W. *Culture and Imperialism*. New York : Vintage Books. 1994.
- . « Albert Camus, ou l'inconscient colonial ». *Le Monde Diplomatique*. Novembre 2000.
- Shabanirad, Ensieh & Marandi, Seyyed. « Edward Said's Orientalism and the Representation of Oriental Women in George Orwell's *Burmese Days* ». *International Letters of Social and Humanistic Sciences* 60 (2015) : 22-33.
10.18052/www.scipress.com/ILSHS.60.22.
- Stora, Benjamin. *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens I*. Paris : Gallimard. 2016.